

Extrait du Spyworld Actu

<http://www.spyworld-actu.com/spip.php?article3336>

# SAS Merci des renseignements

- Renseignement - France -



Date de mise en ligne : mercredi 3 janvier 2007

---

Spyworld Actu

---

**Quatre volumes par an, 200 000 exemplaires vendus chaque trimestre. Depuis 1965, Gérard de Villiers applique avec succès la même recette : du sexe pour pimenter des romans d'espionnage hyperréalistes, qui collent à l'actualité. Ses sources : les services secrets, et notamment le général Rondot.**

Pourquoi inventer ? » dit-il. Pourquoi inventer, en effet, lorsque l'on avoue « ne pas avoir d'imagination » mais que l'on s'apprête quand même à publier le cent soixante-sixième tome des aventures du prince Malko Linge ? Sous ses couvertures vulgaires de roman de gare, SAS cache bien souvent plus de réalité que de fiction. Gérard de Villiers l'admet : « Je travaille comme un journaliste. » Et comme journaliste il enquête sur le terrain et possède plutôt de bonnes sources. Le général Philippe Rondot, héros malheureux de l'affaire Clearstream, n'en étant pas la moindre.

La scène se passe, en 2002, dans l'océan Indien. Un peu gêné, l'amiral qui commande alors la flotte française confie un « SAS » à la jeune femme qui lui sert d'officier de renseignements. A charge pour elle de vérifier les dires de l'auteur sur l'interception par les Israéliens du Karine A, un bateau transportant des armes pour les Palestiniens. L'officier n'en revient pas : les coordonnées exactes en latitude et en longitude du lieu d'arraisonnement figurent dans le roman. « Pourquoi inventer ? » alors qu'il suffit d'avoir de bons amis.

Des épisodes comme celui-ci, il y en a sans doute des dizaines. Les professionnels du renseignement ne lisent pas les SAS comme vous et moi. Ils y reconnaissent leurs collègues, leurs dossiers, leurs habitudes. Prenons le Dossier K, dernier épisode en date, qui narre la traque du criminel de guerre serbe Radovan Karadzic par les Occidentaux. Comme d'habitude, le prince autrichien Malko Linge, pigiste de luxe de la CIA, est de la partie. Le général Rondot également, mais planqué dans les coulisses. Avant de prendre sa retraite, fin 2005, l'officier était en effet chargé de coordonner la traque de « K » au ministère français de la Défense. Gérard de Villiers raconte : « Philippe m'a donné des contacts, m'a raconté des choses et j'ai repris les pistes. » « Philippe » ne dément pas. L'une de ses pistes conduit Villiers dans un monastère orthodoxe du mont Athos, en Grèce, où l'ancien dirigeant serbe se serait réfugié un temps. « J'ai téléphoné à l'ambassade de France à Athènes et une dame du service culturel a gentiment organisé ma visite », poursuit-il. Un vrai officiel de la République.

A 77 ans, Gérard de Villiers savoure sa bonne fortune. Il a mis au point une méthode d'écriture voici plus de quarante ans. Le premier SAS (1) est paru en 1965. Depuis lors, il mouline imperturbablement, à raison de quatre volumes par an. Il en vend 200 000 tous les trimestres, sans compter les nombreuses traductions. A 7 euros le volume, compter près de 1 million d'euros de chiffre d'affaires annuel. Avec cela, l'ancien journaliste de France Dimanche et de Paris Match s'est offert sa propre maison d'édition et un vaste appartement, avenue Foch à Paris.

### L'affaire du polonium

C'est là qu'il écrit tous ses romans. Car il les écrit lui-même. Gérard de Villiers n'a pas de nègres. « Malheureusement », rigole-t-il. Il tape ses textes sur une vieille machine à écrire électrique IBM, puis les corrige à l'encre rouge. En moyenne, il lui faut six à huit semaines pour rédiger 300 pages. « Comme je donne toujours la priorité à l'actualité, je suis en permanence en flux tendu », constate-t-il, non sans une pointe de regret. En clair : pas de pauses possibles depuis quatre décennies !

A la mi-décembre, Gérard de Villiers mettait la dernière touche à son SAS à paraître début avril. « Au départ, je suis parti de l'assassinat de la journaliste russe Anna Politkovskaïa, lorsque j'ai appris que le FBI allait enquêter sur sa mort, puisqu'elle était née aux Etats-Unis. Puis l'empoisonnement de Litvinenko au polonium est venu se greffer

là-dessus. » Bingo ! Il tient son histoire. Les méchants seront sans doute des agents du GRU, les services de renseignements militaires de la Russie, les grands rivaux du FSB (ex-KGB). « J'ai vérifié auprès des services français : personne ne sait ce que font les gens du GRU », indique Villiers. A défaut d'être dans le véridique, l'auteur sera au moins dans le vraisemblable.

Avant d'écrire ses romans, il se rend systématiquement sur le terrain. « Je n'imagine pas décrire une ville où je ne me suis pas rendu », dit-il. Il prend des photos, au hasard de ses reportages : ici, un immeuble ex-soviétique, là les salons d'un grand hôtel moscovite. De retour à Paris, il utilise ces photos pour décrire les lieux où se déroule son roman. Avec plus de cent soixante livres à son actif, Gérard de Villiers a sillonné le monde dans tous les sens. « Je ne suis jamais allé au Ghana », remarque-t-il. En 2005, il s'est rendu en Somalie, l'un des pays les plus dangereux de la planète, puis au Baloutchistan pakistanais, une autre région peu prisée des tour-opérateurs.

« J'essaie toujours de raconter une histoire dont tout le monde a déjà entendu parler, comme l'affaire du polonium ou l'essai nucléaire nord-coréen. Il faut aussi qu'elle ait une implication internationale pour que cela intéresse les Etats-Unis, donc la CIA, poursuit-il. Du coup, il y a des histoires formidables, comme les Tigres tamouls du Sri Lanka ou l'ETA basque, que je n'utiliserai jamais pour un roman parce qu'elles n'ont pas vraiment d'implications internationales. »

Gérard de Villiers n'a qu'un tabou infranchissable : ne jamais parler de la France et donc des services de renseignements français dans ses SAS. Car il y compte beaucoup d'amis qui n'hésitent pas à lui rendre service... en échange d'une discrétion totale. « Je n'ai jamais dit des choses que je ne devais pas dire. C'est ma règle de base depuis quarante ans et mes copains le savent », assure-t-il.

Ses copains, ce furent par exemple le colonel de Lignières, ancien chef du service action du Sdece, « rencontré en 1978 au bar de l'Intercontinental à Kinshasa », Alexandre de Marenches, ancien patron du Sdece, l'amiral Lacoste, ancien patron de la DGSE, « avec qui [il dînait] à son domicile la veille de sa démission durant l'affaire Greenpeace ». Et bien sûr Philippe Rondot, le vieil ami qui est même venu se réfugier à son domicile parisien lorsque les journalistes le traquaient durant l'affaire Clearstream.

Gérard de Villiers, honorable correspondant ? Pas si simple. « Pour écrire mes livres, j'ai besoin de me frotter au monde du renseignement. Je vois beaucoup de monde à titre privé. » Des espions, des policiers, des diplomates, des journalistes, des juges comme Jean-Louis Bruguière, rencontré lors de l'enquête sur l'attentat contre le DC 10 d'UTA. A l'heure actuelle, ses relations avec la DGSE ne sont pas au beau fixe, notamment avec son directeur, le diplomate Pierre Brochand. Au moment de l'affaire des journalistes otages en Irak, auquel Villiers a consacré un livre d'enquête, les deux hommes ont échangé des courriers aigres-doux. Le livre donnait la part belle à son ami Rondot au détriment des fonctionnaires forcément anonymes de la « Centrale ».

Mais sur le terrain l'auteur de SAS est souvent reçu comme une personnalité. « En France, les gens du renseignement sont mal vus. Du coup, s'ils se sentent considérés, ils ont un préjugé favorable pour toi », explique-t-il. Ses copains lui ouvrent de nombreuses portes. En Afghanistan, durant l'occupation soviétique, il parvient à rencontrer le patron des services secrets à Kaboul. En Colombie, en revanche, il fait chou blanc. Non sans faire son effet ! Son fixeur (guide-interprète) raconte : « Il connaissait le nom du directeur des services de renseignements, qui est l'un des secrets les mieux gardés du pays. Il s'est pointé au siège et a simplement demandé à le voir. Le fonctionnaire s'est étranglé ! Evidemment, il n'a pas été reçu, et pour se venger il s'est servi du personnage pour en faire le méchant de son roman suivant. »

« On a bu un verre »

Car faute d'imaginer Villiers truffe ses SAS de personnages réellement existants. Ainsi « HFM », ce diplomate suisse installé à Islamabad (Pakistan). Il le rebaptise à peine, transforme son oeil de verre en une coquetterie à l'oeil et lui conserve son épouse d'origine rwandaise. Pas difficile à identifier pour les proches. Et un peu gênant quand même : « Je l'ai rencontré, on a bu un verre. Un personnage très sympa. Puis je me suis retrouvé dans son roman, confie ce diplomate. C'est amusant, mais ma femme a quand même moins apprécié... » Car il advint à cette jeune femme africaine ce qu'il arrive régulièrement aux jolies femmes dans SAS...

Les scènes de cul rythment en effet tous ses récits. Avec une propension affirmée pour ce que l'auteur baptise pudiquement les « reins », de créatures qui « feulent » lorsqu'elles sont prises. « C'est un machiste », assurent les femmes. Pas faux. Lui rigole : « Une dame bien mise m'a dit qu'elle avait connu ses premiers émois sexuels grâce à SAS. » Il se moque de sa mauvaise réputation comme d'une guigne. « C'est un raciste, mais pittoresque », ajoute un ancien fixeur. Gérard de Villiers - très lointain parent de Philippe - est de droite. Très à droite, même. Il se plaît à décrire une humanité se vautrant dans les sept péchés capitaux. Un ange traverse son bureau sans un gramme de mauvaise conscience.

« L'ange qui passe » est l'un des tics d'écriture de Villiers. Ce n'est pas un styliste, mais il a son style. Ainsi, il truffe ses romans d'expressions étrangères. Un Bosniaque ne dit pas « Allô ? » mais « Molim ! ». Un diplomate américain « parle arabe comme une mosquée » et « le prototype de la salope tropicale » est en général « maquillé comme une voiture volée ». Sa marque de fabrique. Au fil des pages, il cite des marques (Air France, les champagnes Taittinger, les meubles Claude Dalle...). « J'ai des contrats publicitaires avec ces entreprises, reconnaît-il, mais je les laisse s'éteindre peu à peu. Cela amusait le lecteur mais rapporte peu. »

L'ange repasse dans le bureau, les poches pleines de dollars. Au mur, des gravures érotiques, une collection de fusils d'assaut, une photo de lui en compagnie de Jean d'Ormesson et du patron des opérations de la DGSE. Sur la bibliothèque, une lettre de Nicolas Sarkozy qui lui donne du « cher ami » et le remercie de l'envoi de l'un de ses derniers livres.

*Post-scriptum :*

<http://www.liberation.fr/transversa...>